



BIEN
PLUS
QUE ÇA

Aurore
Deregnacourt

Aurore Deregnacourt

Bien plus que ça

© Aurore Deregnaucourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2931-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Cette histoire me semblerait bien terne aujourd'hui si
tu n'y avais pas ajouté ta touche personnelle.*

Ta présence a été grandement appréciée.

Bien-sûr que ça n'aurait jamais dû arriver.

Évidemment que jamais, cela n'aurait dû se produire.

Alors pourquoi ?

Comment diable le savoir ?

Parce que c'est comme ça, parce que certaines choses ne s'expliquent pas, parce que ce serait tellement simple s'il existait une explication concrète pour toutes ces choses qui ne devraient jamais arriver mais qui se produisent quand même.

Toujours était-il que sur ce coup-là, la maudite explication tant attendue se jouait bien de moi et me faisait poireauter solide.

Parce que si on s'autorisait un petit retour en arrière, histoire de se remettre dans le contexte, absolument rien ne laissait envisager ce qui se passerait par la suite.

Rien de rien.

On s'est rencontrés il y'a trois ans, un peu plus peut-être. Quand il a été embauché aux Éditions PLC, où je travaille.

Au début, il me tapait sur les nerfs sévère. Arrogant, persuadé d'avoir toujours raison, limite un peu prétentieux. Puis, pas nécessairement mon type. Charmant, mais sans plus. Je me souviens d'une fois, au cours d'un dîner d'équipe au restaurant, il m'avait fait une réflexion tellement basse, presque sournoise que je m'étais dit « Mais quel abruti, ce gars ! ».

Quelque chose en rapport avec ma mauvaise compréhension d'un mot. Le pire, c'est qu'il s'était trouvé particulièrement drôle sur l'instant. Un vrai cave.

Tout ça pour dire qu'au début, absolument rien ne laissait présager ça.

Sauf que petit à petit, ma vision des choses a évolué. Ma vision de lui, en fait.

J'ai appris à le connaître au fil des jours, des semaines. Professionnellement, il s'avéra être très bon, performant, d'où son arrogance certainement. Quelqu'un de fiable, de solide, sur qui je pouvais aisément m'appuyer. Il menait les projets de front, s'impliquait, s'intéressait.

M'intéressait.

Si nos conversations du début se limitaient principalement à notre cadre de travail, elles ne tardèrent pas à dévier et nous apprîmes à nous connaître personnellement. Je fis ainsi la connaissance imaginaire de sa conjointe et de leurs enfants, et il fit de même avec Philippe et Ella. Je le découvris plus jeune, étudiant brillant malgré une certaine nonchalance, se faufilant entre les sessions

universitaires sans faire de vagues, tout en maintenant une bonne moyenne. Ses voyages, ses distractions passées et actuelles, certaines plus loufoques que d'autres. Culturellement, c'était un puits sans fond. Il m'impressionnait tant ses centres d'intérêts s'avéraient variés. Il m'arrivait même parfois de me sentir idiot à ses côtés. Il me fit ainsi découvrir des artistes dont je n'avais jamais entendu parler, des auteurs dont j'ignorais l'existence. Nos discussions étaient riches, à la fois profondes et drôles. Nous devisions autant d'actualité que de politique, de romans ou de gastronomie. Plus j'apprenais à le connaître et plus mon intérêt grandissait. Les saisons défilaient et entre nous se tissait une relation singulière. Nous étions plus que des collègues, sans pour autant être des amis.

Nous avons chacun nos vies privées bien remplies en parallèle.

Au fil du temps, nous nous découvriâmes des points communs, des coïncidences qui nous faisaient sourire. Je me surprénais aussi à ajuster mes tenues en fonction de sa présence. Un décolleté un peu plus plongeant, une robe plus cintrée. Pas à chaque fois, hein, n'exagérons rien, mais si je dois me montrer totalement honnête alors oui, je reconnais que cela m'est arrivé.

Rétrospectivement, c'est à ce moment-là que j'aurais dû me méfier.

Pas le pogo le plus dégelé de la boîte, la fille.

Cependant, et ce jour-là je m'en suis aperçue, il y'a bien eu un fait saillant qui m'a fait sourciller. Une fois où je me suis dit : « Là, ma vieille, y'a un truc qui cloche. »

C'était au printemps, au tout début du printemps. En fait le mot printemps n'est pas vraiment un repère météorologique dans ce cas-ci, car à l'extérieur, on aurait aisément pu se croire en plein mois de janvier. De la neige à perte de vue, des températures incontestablement trop basses pour tout être vivant normalement constitué, et des teints de craies (sauf pour les chanceux qui revenaient d'une semaine dans le Sud, évidemment). Ce jour-là donc, alors que je me dirigeais vers son bureau pour lui parler d'un dossier, je le trouvais en pleine discussion avec notre nouvelle collègue, nonchalamment adossé contre le mur du couloir, il semblait absorbé par ses propos. Son bureau se situant à l'autre extrémité, je n'eus d'autre choix que de passer à côté d'eux, la tête haute (presque un peu trop d'ailleurs). Je fis mine de lui laisser une note sur son écran d'ordinateur avant de rebrousser chemin.

— Tu me cherchais ?

Ah tiens, tu me remarques ! avais-je pensé, fielleuse.

— Non, laisse faire, tu as l'air occupé.

J'étais partie, le regard noir, le menton toujours trop haut.

La jalousie venait de me piquer avec son aiguillon perfide et je me sentais parfaitement ridicule. Comme si, tout à coup, je m'apercevais enfin que j'allais trop loin, que tout ça allait trop loin. Que je n'étais absolument pas en droit de ressentir ça. Le plus étrange, c'est que je n'étais pas jalouse de sa conjointe ou de leur intimité. Non, moi ce qui m'embêtait, c'était de ne pas être le centre de son attention au bureau. Comme si notre relation que je pensais somme toute particulière, ne l'était finalement pas tant que ça pour lui.

Bref, ce jour-là, je compris enfin que quelque chose avait dérapé dans ce que je ressentais. Le soir, j'investiguais ma réaction démesurée au cours d'une longue introspection. Après moult scénarios pour tenter de trouver une explication rationnelle à ce chambardement émotionnel, j'en vins à la conclusion que faute de solution miracle, il me fallait trouver un exutoire.

Une saine activité qui m'éviterait de cogiter sur cette nouvelle névrose, le temps qu'elle finisse par disparaître. Car oui, évidemment, elle finirait bien par se volatiliser, se résorber ou je ne savais quoi d'autre encore. J'en étais persuadée.

Il ne pouvait en être autrement.

Je songeais donc brièvement à divers passe-temps que je pourrais intercaler entre mon travail, mon rôle de maman et toutes les tâches redondantes du quotidien. Peut-être quelque chose d'artistique, du dessin ou de la peinture. Il y'avait de supers tutos sur Youtube. Je reléguais rapidement cette idée au second plan. En effet, je dessinais comme un canard depuis mon plus jeune âge.

Le sport m'apparût alors une excellente alternative.

Je me l'enlèverais ainsi de la tête tout en musclant mes cuisses. Le meilleur des deux mondes. Si je n'étais pas une sportive de haut niveau, je n'étais néanmoins pas au stade du végétal prenant racine sur son canapé. J'entretenais sporadiquement ma forme physique par le biais d'exercices de musculation et l'aide d'une application sur mon cellulaire particulièrement démotivante par son côté sadique. Je pris donc le taureau par les cornes et m'inscrivis à la salle de sport la plus proche. Ainsi, aucune excuse valable pour ne pas m'entraîner. Ma routine devint différente. Mon mari se chargeait de récupérer notre fille à l'école un jour sur deux alors que je filais au Super Gym en sortant du bureau. Après 45min de torture à plus ou moins haute intensité sur différents appareils assurément conçus par Hitler lui-même, je rentrais chez moi, percluse de courbatures mais l'esprit enfin léger. Ce petit manège dura quelques semaines.

Quelques semaines d'un bienfaisant, mais douloureux répit, qui me laissaient

entrevoir la fin de cet égarement sentimental. Pure idiotie.

Un matin de juin, alors que je sortais de ma voiture dans le stationnement, il me fit manquer de peu de succomber à un arrêt cardiaque en m'apostrophant.

— Hey ! Oh, désolé de t'avoir fait peur, je pensais que tu m'avais vu.

Je souriais, niaiseuse, en récupérant mon sac de sport sur la banquette arrière quand il ajouta :

— Je me disais bien que tu t'entraînais ! En tous cas, ça paraît vraiment dans cette robe. Enfin, je veux dire qu'elle est belle, ta robe.

Je le voyais s'empêtrer dans ses propos, tentant de n'avoir l'air ni sexiste, ni pervers. Et je le trouvais tellement cute. Ses pommettes rosissaient un peu, je pouvais le distinguer malgré la relative pénombre du parking.

— Merci.

Il m'emboîta le pas et nous regagnèrent le bureau.

Le sport n'était finalement pas une solution miracle, sauf peut-être pour mes cuisses.

Notre petit jeu aux apparences inoffensives reprit de plus belle. Je continuais néanmoins de transpirer comme une vache au Super Gym, trop consciente de son regard toujours discret, mais parfois lourd de sens. Je pris alors le parti de m'en amuser. De glisser volontairement vers cette pente savonneuse tout en maîtrisant, j'en étais certaine, la situation. Si nos échanges demeuraient en tous points chastes, nous nous permettions quelques propos graveleux, sous le couvert de l'humour. Je lui laissais entendre que je trouvais séduisant, qu'y avait-il de mal à complimenter quelqu'un ? Inutile d'y voir quelque chose de répréhensible.

Lui semblait surpris cependant, quand j'y repense. Comme si sa satanée arrogance cachait finalement un manque de confiance en lui. Je trouvais ça d'autant plus craquant. J'avais l'impression de percer un peu sa coquille, de passer outre sa carapace et de le découvrir tel qu'il était dans sa vie personnelle. Et j'aimais cette singularité. Le fait que personne d'autre que nous deux ne partageait ça. Si j'étais encore parfois un peu jalouse, je ne le montrais pas. Au contraire. Il m'arrivait même d'en jouer à mon tour, feignant par exemple d'être passionnée par le discours soporifique à souhait de l'un de nos clients. Je m'enhardissais même parfois à poser ma main sur le bras de ce dernier pour, vraiment tu comprends, appuyer mes propos, lorsqu'il me laissait enfin en placer une. Ma mise en scène se déroulait toujours bien évidemment dans sa ligne de mire, elle aurait été totalement inutile dans le cas contraire. Je sentais alors son

regard intéressé sur notre conversation et je jubilais.

Tu vois que je ne suis pas la seule à ressentir ça, hein ?

Malgré le caractère puéril de tout ça dont je prends conscience aujourd'hui, ce petit jeu que je qualifiais de totalement anodin me donnait l'impression de retrouver mes vingt ans. Je n'étais pas encore mariée, pas encore maman. J'étais simplement jeune, attirante et je m'en amusais. J'étais aussi absolument persuadée d'avoir un contrôle total sur la situation. Je maîtrisais mes faits et gestes et étais certaine d'anticiper parfaitement les siens.

Et c'était le cas.

J'étais surtout loin d'imaginer que quelques mois plus tard, je m'en mordrais les doigts.

1. Dérapages contrôlés

Jeudi 7 juillet 2022, Éditions PLC, 435, Grande Allée Est

— M. Bilodeau ne tarit pas d'éloges sur toi, sais-tu ? Je l'ai croisé ce matin et il m'a encore vanté tes louanges.

Daphnée avait ri en se tournant vers lui, délaissant ainsi la vue sur le Vieux-Québec.

— Cet homme est un Saint, définitivement ! Je suis sûre qu'il voudrait me débaucher.

— Peut-être bien. Mais tu ne partirais pas.

— Et pourquoi pas ? Je serais sacrément curieuse de savoir pourquoi, en toute lucidité, je refuserai le poste éventuel qu'il me proposerait. C'est un homme charmant, disponible et toujours souriant !

— Je suis tout ça, moi aussi.

— Lui s'enquiert toujours de ma personne.

— Je le fais aussi.

— Il est galant et d'une courtoisie hors pair.

— Je te tiens la porte à chaque fois qu'on se croise dans un couloir, et je t'offre même des chocolats !

— Une fois ! Une seule fois, tu m'as offert des chocolats !

— Tu admets donc que je suis galant.

— Sauf qu'en plus de toutes ses qualités, M. Bilodeau est plutôt bel homme.

— Hein ?

— Oui, mon cher !

— Arrête, il est surfait ! Une coquille vide !

— Jaloux.

— Juste réaliste.

Arthur s'était étiré en arrière, faisant s'abaisser le dossier de son fauteuil. En complet noir, il portait une chemise claire et une cravate bleu royal.

— Jaloux et menteur en plus !

Daphnée avait repris sa place face à la grande fenêtre de son bureau. Dehors, des touristes se baladaient, flânant sur cette artère bien connue du centre-ville. Certains couples se tenaient par la main, d'autres poussaient à bout de bras une poussette à l'intérieur de laquelle on devinait des petits pieds.

Un chien aboya sur un écureuil. La petite bête, effrayée, grimpa prestement